

**Notes d'un Mondain.**

(Pensées intimes.)

## IV.

Il y a eu l'âge de fer, l'âge de plomb, l'âge d'or. Nous sommes aujourd'hui dans celui de l'aplomb. De l'aplomb ! Ah ! montrez moi une jeune fille qui en manque, rien qu'une ! et je me déclarerai satisfait.

A la première mascarade à laquelle je serai invité, je me déguise en Diogène armé de sa lanterne. Quand, me voyant scruter partout, l'on me demandera :— "Que cherchez-vous donc, brave homme ?" Je répondrai :

— Une ingénue !

Assurément l'aplomb est une bonne chose en ses lieu et place. Un orateur parlementaire, un général d'armée, un président de tribunal, une maîtresse d'école sont des gens chez qui on l'exige. Mais une adolescente ! mais une douce vierge ! mais une gracieuse enfant !... Au nom du ciel qu'est-il besoin pour elle de cet attribut viril ?

Les débutantes d'aujourd'hui en remontreraient à des douairières sous le rapport de l'assurance. Ces innocentes ont l'avantage sur la fameuse héroïne de Racine, car elles

"Ont su se faire un front qui ne rougit jamais."

Si j'avais eu une fille, moi, je crois que je l'aurais soustraite à tous les regards, à tout commerce mondain ; je l'aurais enfermée dans une armoire jusqu'au moment de la lancer dans un salon, avec toute sa gaucherie, son étonnement, son ravissement et sa peur de petite sauvage.

On aurait bien vu alors si elle n'eut su rougir et si elle se fut sentie capable de dévisager les gens sans sourciller.

Une enfant naïve, timide, rougissante, ah le délicieux archaïsme ! et que j'irais loin pour la chercher. Qui sait si devant lui le courage ne me viendrait enfin de prononcer tout bas les mots si doux mais si redoutables aussi, qui tant de fois sont venus expirer sur mes lèvres...

Voilà le malheur. À mesure que dans le cours des années je m'hardissais jusqu'à croire que je pourrais oser un jour, le sexe faible se délurait de son côté dans des proportions telles que mes modestes progrès furent toujours dépassés. Ayant atteint mon maximum d'audace, il me faut conve-

nir que le niveau en est déplorablement inférieur à celui de la placidité féminine de mon temps.

Mais j'en reviens toujours à l'origine de l'épidémie. D'où vient donc l'air pernicieux qui a apporté cette grippe morale à notre jeunesse ?

Où nos fillettes ont-elles puisé cette précoce connaissance de la vie, cette réelle confiance en elles-mêmes, qui rend leur voix froide et brève, leur regard assuré devant hommes et femmes, égaux ou supérieurs ? Elles font quelquefois penser à la Lucy du "Monde où l'on s'ennuie."

Leur lèvres roses prennent le pli sérieux contracté par l'habitude des mots trop pratiques, leurs fronts purs ne semblent pas illuminés par la hantise des songes heureux, leur démarche ne trahit aucun pudique embarras. Il ne manque à la ressemblance que les lunettes de la conséquente Lucy, laquelle ne craignait pas de gâter sa beauté pour obvier à l'inconvénient de sa myopie — précaution que trouvait si absurde la coquette duchesse douairière.

Mais les petites canadiennes ont bonne vue. C'est heureux, parce que, en vérité, elles deviendraient intimidantes autrement. On se croirait parfois avec elles en présence d'un tabellion.

Je badine, mais je ne suis pourtant pas *bleu de rire*, comme dit Melle Amélie Veyraud dans son langage débraillé et figuratif. Quoique je plaise assez volontiers les allures à la mode, avec les bonnes gens qui sont de mon avis, je les déplore. Au fond, tout cela ne me concerne guère ; l'intérêt et le bonheur de ma vie résident en dehors et loin de la sphère mondaine, et cependant j'en souffre.

Je ne puis me désintéresser des maux du prochain.

L'inquiétude d'esprit devant les erreurs des autres, et je ne sais quelle impulsion à redresser les abus, est encore une infirmité que je tiens de ma mère. Que de fois n'ai-je pas entendu mon père — son légitime et bienveillant censeur — dire à la chère femme :

— Mon amie, tu as entrepris de réformer le genre humain. C'est une tâche bien ingrate.